

ELEMENTS POUR UNE PREFACE A UN ESSAI SUR
LE TEMPS DE CROIRE

Croire est un scandale, croire est une folie. Car la misère dont nous souffrons tous, de quelque façon que ce soit, devrait nous détourner à jamais de croire.

Pourtant, nous croyons, nous avons la folle, la scandaleuse faiblesse de croire.

Or, tout en croyant, bien loin de nous démettre, nous manifestons notre plus haute puissance. Oui, nous tous, les croyants, nous sommes puissants. Car il faut beaucoup de puissance, une puissance infinie, pour croire.

-

Croire est la réponse que nous donnons à un appel qui nous a été adressé. C'est pourquoi nous pensons que croire commence, dans l'histoire, avec Abraham.

Ainsi, comble du scandale et de la folie, nous croyons, d'une foi interne en quelque sorte à la foi elle-même, en la toute-puissance d'un appel. En effet, ou bien croire est une illusion, ou bien croire ne tient qu'en vertu d'une relation que nous pouvons nous figurer au moins mal par le couple d'un appel et d'une réponse, par notre appartenance imprescriptible à une situation d'entretien.

-

Croire nous rend invincibles, capables non d'expliquer notre misère - elle est inexplicable ! - mais de la supporter et de la vaincre, alors même qu'elle nous anéantit.

Car croire nous détruit et, dans le même temps, nous relève, sans que nous y comprenions rien. Croire est la mort subie et vaincue.

Nous exerçons et nous représentons notre foi à nous-mêmes et aux autres en des figures variées tout au long de l'histoire, à partir d'Abraham jusqu'au Christ et, au-delà de lui, jusqu'à nous. Toutes ces figures sont des fruits de ce germe que nous nommons la foi. Elles sont toutes des expressions, vécues et pensées, du défi radical que nous élevons contre notre misère, alors même que celle-ci nous broie.

-

Croire est notre plus haute puissance, en dépit de tout. Les soumissions, les consentements, les abandons mêmes par lesquels nous passons ne peuvent - ne devraient pas ! - nous cacher à nous-mêmes cette puissance. En elle se traduit la force irréductible de l'alliance dans laquelle nous existons.

Tout commence, tout continue par croire, et sans jamais s'achever, parce que croire est notre participation à une puissance qui ne connaît pas de fin.

-

Je dis volontiers *croire* plutôt que *foi*. Dans le verbe quelque chose transparaît de l'énergie de l'acte. En outre, le nom n'est pas formé, du moins dans notre langue, de la même racine que le verbe. C'est dommage. Mais nous ne pouvons rien contre cet usage. Qu'il soit bien entendu que, lorsqu'il m'arrive d'employer le substantif, il conserve pour moi la vigueur du verbe !

-

Je ne nomme pas le terme de l'acte de croire ni celui de la foi. J'emploie ces deux mots absolument. On a compris pourtant qu'ils

sont imprégnés du nom de Dieu. Sinon comment la foi pourrait-elle être la pratique d'une alliance dans laquelle s'exerce la plus haute puissance ? Mais, en attribuant expressément un complément au verbe ou au substantif, je craindrais de détourner l'attention de la relation même entre les alliés, je craindrais de la fixer sur Dieu exclusivement. A la suite des spirituels et des mystiques, je préfère montrer sans cesse avant tout l'effet de puissance produit par Dieu en celui qui croit.

-

II n'est pas naturel de croire. La foi ne développe pas une aptitude, comme peut le faire une nature. On ne croit pas comme on naît ou comme on meurt. La foi est un événement. C'est pourquoi nous pouvons lui assigner un commencement dans l'histoire.

Est-ce bien avec Abraham que l'on commença à croire ?

A vrai dire, nous n'en savons rien, mais la foi doit avoir un commencement, puisque, aujourd'hui encore, elle n'est pas naturelle, puisqu'elle commence sans cesse. La foi est historique. Ainsi, en lui donnant un commencement dans le passé, nous ne lui attribuons pas une origine qui déploierait ensuite ses virtualités dans le temps jusqu'à nous. En rigueur de terme, la foi ne se transmet pas. Abraham est la figure par excellence de la foi comme commencement absolu qui, paradoxalement, se répète.

-

Nous pouvons remonter de nous, qui croyons, jusqu'à Abraham, dont nous disons qu'il crut. Nous pouvons suivre ses traces, celles des croyants qui sont venus après lui. Ces traces sont écrites. Nous les nommons *Ecriture*. Ainsi, en lisant l'*Ecriture*, donnons-nous un corps commun à notre foi, un corps qui est le même pour tous ceux qui croient, qui les unit.

Telles des empreintes d'un pas sur le sable, ce qui a été cru par nos prédécesseurs est déposé dans l'Écriture comme autant de signes du lien d'alliance qui se confondait avec leur foi même. Notre foi s'inscrit dans les marques de ce lien plus qu'elle ne s'attache au contenu de ce qu'ils croyaient.

Ainsi donc la foi est notre règle commune de lecture de l'Écriture, elle en est la loi tout au long de l'histoire : *lex credendi, lex legendi*. La force toute-puissante de cette foi s'attaque, respectueusement et fraternellement, à ce que nous lisons. Mais, quoi que nous lisions, nous l'obligeons à se résoudre en foi. Nous prenons donc doctrines et conduites du passé comme autant d'appuis sur lesquels nous pouvons travailler pour aller plus loin, encore et encore, sur le chemin de la foi. Tous ces contenus de pratiques et de pensées sont des vivres que nous assimilons pour faire nous-mêmes aujourd'hui notre route.

-

En définitive, des traces de la foi, déposées au long des temps dans l'Écriture, suivies par nos devanciers, nous faisons des paroles auxquelles nous répondons présentement. Ainsi se prolonge, toujours nouvelle, dans l'histoire, une foi d'alliance entre nous et entre nous et Dieu.

Car, ainsi que l'a noté Pascal, "tout ce qui ne va point à la charité est figure. L'unique objet de l'Écriture est la charité".
(*Pensées*, Br.670)

Guy LAFON
Clamart, Paris.
15-21 juin 2002